

Mémoires

Agnès Dherbeys / MYOP

“Mémoires” ouvre un champ visuel sur les marques du passé du régime génocidaire des Khmers rouges.

Entre 1975 et 1979, près d’un quart de la population du Cambodge a été décimé par le régime totalitaire Khmer rouge. Les Chambres Extraordinaires au sein des Tribunaux Cambodgiens ont coûté plus de 300 millions de dollars et ont duré plus d’une décennie, pourtant seuls trois leaders ont été condamnés. Ces tribunaux doivent se dissoudre en 2020. Le pays de 16 millions d’habitants est par ailleurs déjà passé au futur: les deux tiers de la population ont moins de 30 ans et n’ont donc jamais connu les Khmers rouges. La forte et constante croissance économique permet un développement fulgurant qui efface, tel un rouleau compresseur, les marques de l’histoire.

Je suis partie à la recherche de ce/ceux qu’il reste.

De fin octobre à novembre 2019, je suis partie à la recherche de ce/ceux qu’il reste. Mon périple a commencé à Phnom Penh, que j’ai finalement quitté rapidement pour me rendre dans le district de Ourangob, dans la province de Tboung Khmun. Là-bas j’ai rencontré un des témoins des procès au sein des Chambres Extraordinaires des tribunaux Cambodgiens, qui a survécu in extremis à la cruauté des Khmers Rouges. Son portrait a été publié dans le Monde avec les mots de Bruno Philip. Depuis Phnom Penh, je suis partie dans la province d’Anlong Veng, où vivent encore de nombreux anciens soldats Khmers rouges. A Battambang et ses alentours, plus à l’ouest, j’ai recueilli les témoignages des victimes du régime. J’ai enfin pu passer quelques jours

à mon retour, à Phnom Penh. Les images que j’y ai réalisées étaient désormais imprégnées des histoires de toutes les personnes que j’ai pu rencontrées pendant mon voyage.

J’ai réalisé que peut-être plus que partout ailleurs en Asie du sud-est, la mémoire est polyforme au Cambodge. On la retrouve dans les silences édifiants des anciens soldats Khmers rouges, au travers des « âmes errantes » dans les terribles killing fields ou encore dans les lieux de travaux forcés qui semblent avoir absorbé toute l’ampleur de la tragédie dont ils ont été témoins. La mémoire se perpétue aussi dans les rites religieux du petit pays bouddhiste et dans les mémoriaux financés et conçus par la diaspora Cambodgienne. Surtout, elle survit dans les récits épiques et pourtant banals des survivants du régime. J’ai écouté la terre et ses habitants me parler de ce passé, sans jugement aucun. J’ai photographié ce que leurs récits évoquaient de la manière la plus organique possible, car la mémoire au Cambodge –et de fait la résilience, sont multiples, culturelles et profondément ancrées dans la terre.

Les photos de paysages tantôt politiques, tantôt vernaculaires, deviennent les lieux symptomatiques de la mémoire qui s’efface.



Barrage de Kamping Puoy, près de Battambang, symbole de la folie grandiose des Khmers rouges. Plus de 10 000 Cambodgiens, forcés de creuser ce monumental réservoir à la main, y sont morts de faim, de mauvais traitements et de maladie.



Charniers des Killing fields de Choeng Ek, près de Phnom Penh. Novembre 2019

«Je n'ai commis aucun crime».

Im Chaem a été accusée par les chambres extraordinaires au sein des tribunaux cambodgiens (CETC) de crimes contre l'humanité. Secrétaire du district de Preah Net Preah, elle aurait aussi été la dirigeante d'une des plus grandes prisons du pays (Phnom Trayoung) et de plusieurs camps de travail pendant la période Khmer rouge. Un des documents fournis par les procureurs des CETC l'estime responsable de la mort de près 40 000 personnes.

Finalement, les poursuites judiciaires contre Im Chaem ont été abandonnées, car elle n'est pas considérée comme une haute responsable dans la hiérarchie des Khmers rouges. Son cas fait encore débat.

Aux environs d'Anlong Veng, novembre 2019. *« Je me suis convertie au christianisme il y a 2 ans (...) Je n'ai commis aucun crime, mais j'ai demandé à Dieu que la justice soit bonne envers moi. Je ne voulais pas d'avocat, j'ai refusé toutes les propositions parce que je n'ai rien fait de mal. J'ai fini par prendre un avocat et maintenant tout est fini. Je ne suis pas intéressée par les autres cas (des CETC ndlr) et je ne veux plus parler de tout ça ».*





Killing Caves Phnom Sampeau où des milliers de Cambodgiens ont été tués par les Khmers rouges.
Près de Battambang, Novembre 2019

«En tant que Khmers Rouges, nous n'avions pas l'intention de maltraiter les Cambodgiens».

Khim Suon (environ 65 ans), née dans la province de Takeo, s'occupe du cénotaphe de Pol Pot, dans le hameau de Choam près d'Anlong Veng, novembre 2019

«J'ai rejoint les Khmers rouges quand j'avais 16 ans. Mes sœurs sont restées avec nos parents. En 1998 après la réintégration, je suis retournée chez moi pour la première fois ; ma mère ne m'a d'abord pas reconnue. J'ai appris que mon père avait été arrêté en 1975 par les Khmers Rouges, mais je ne sais pas pourquoi (...). En tant que Khmers rouges nous n'avions pas l'intention de maltraiter les Cambodgiens. Nous protégeons seulement notre pays du Vietnam et des Thaïlandais. L'oncle Pol Pot n'aimait vraiment pas les Thaïs. Je m'occupe de sa tombe maintenant avec mon mari: je nettoie les herbes, je m'occupe des bâtons d'encens que les Thaïs, les étrangers, et les Khmers quelques fois font brûler. C'est religieux, mais je ne fais que suivre la société... De nos jours, on croit aux offrandes, alors pourquoi pas. C'est normal que les choses changent, ce n'est pas grave... tant que nous ne perdons pas notre pays, nos terres».





Cénotaphe de Pol Pot, dans le hameau de Choam près d'Anlong Veng, novembre 2019

“J’étais un type normal. Mais je crois que les Khmers rouges tuaient des types normaux”.

Yun Bin, 64 ans, Tuol Man chey, district de Ourangob, province de Tboung Khmun, octobre 2019. Il a témoigné devant le tribunal chargé de juger à Phnom Penh, les hauts responsables du régime génocidaire khmer rouge.

“En 1978, je devais travailler dans les champs pour les Khmers rouges. Un jour un soldat de 16 ans est venu me chercher. On m’a mis dans un camion avec 8 personnes. Une trentaine d’autres Khmers étaient déjà là, ils avaient été battus, ils saignaient. J’ai commencé à avoir vraiment peur (...). Il faisait nuit, nous sommes arrivés dans une ferme. Il y avait un puits. On m’a frappé avec une hâche. J’ai perdu connaissance, j’ai senti mon esprit s’élever dans le ciel à la rencontre de mes ancêtres. Quand je me suis éveillé, j’étais au fond du puits, d’autres corps se trouvaient au dessus de moi. Il y avait des vers qui grouillaient déjà sur les cadavres. Comme moi, d’autres personnes étaient encore vivantes au fond du puits. Je pouvais les entendre appeler leur mères à l’aide. Tout d’un coup les soldats ont lancé une grenade dans le fond, ... puis une seconde. J’ai été protégé par les corps au dessus de moi. Je suis le seul à avoir survécu. J’ai tenté d’escalader mais c’était très dur. Je me suis laissé deux chances : si j’échouais, je crierais et les soldats me tueraient (...). J’ai réussi la seconde fois (...). Je ne sais pas pourquoi ils ont voulu me tuer. J’étais un type normal. Mais je crois que les Khmers rouges tuaient des types normaux”.



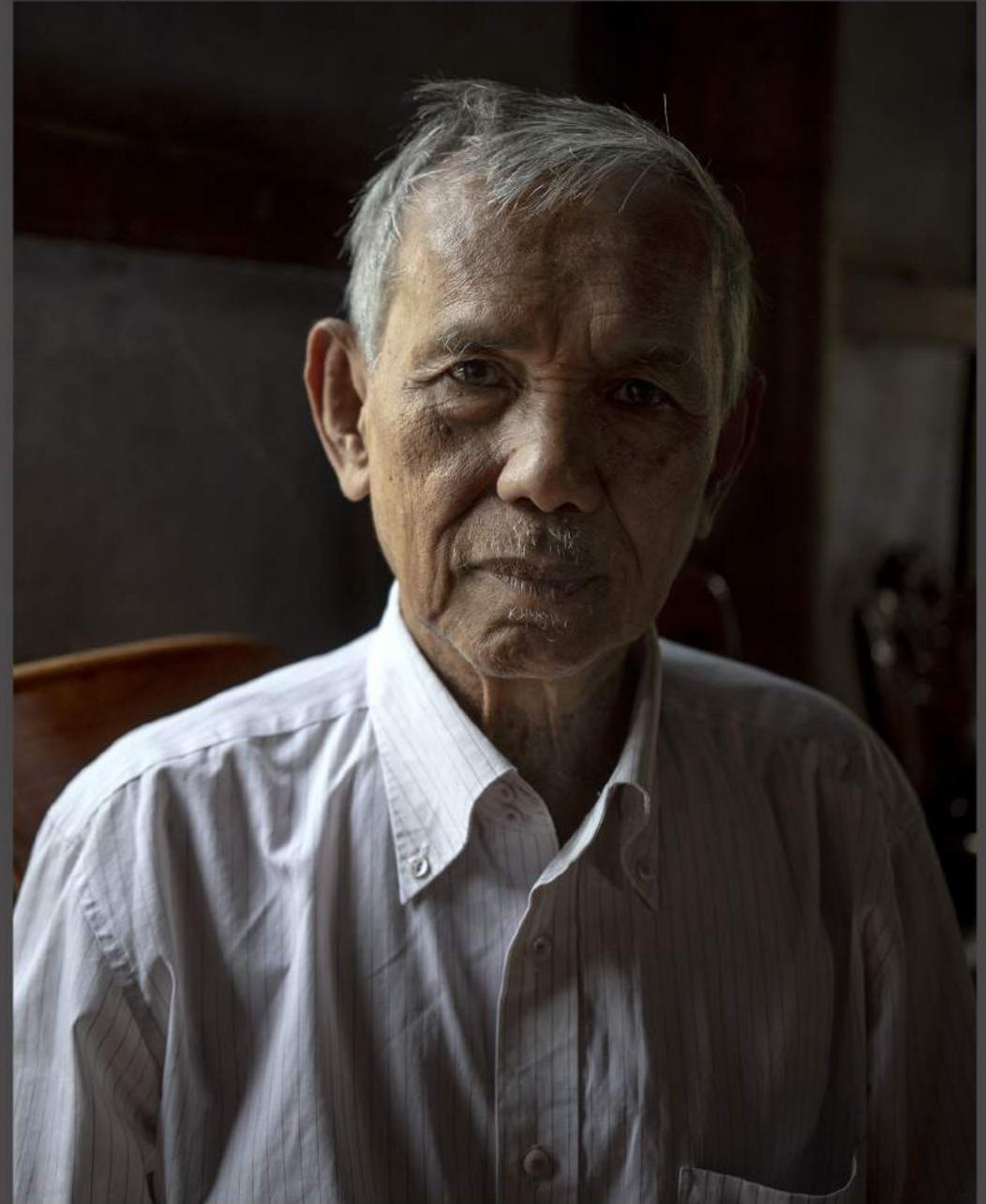


Phnom Penh, novembre 2019

«Je suis le premier à être revenu dans notre maison en 1979. J'y ai trouvé papa qui dormait sur le canapé».

Mr Yi Sarit 73 ans, village de Wat Kor, près de Battambang, novembre 2019

«Mon grand-père était le secrétaire du gouverneur provincial de Battambang. Dans la maison qu'il a construite en 1907, le toit a une tête de dragon: c'est le symbole pour montrer que la maison appartient au peuple. L'armoire que vous voyez ici a été achetée à Saigon. Ma sœur et moi sommes tous les deux diplômés du diplôme d'études secondaires du premier cycle et nous parlons français (...) J'ai dû quitter la maison le 5 ou 6 mai 1975. Je suis devenu menuisier pendant les Khmer rouges, je mangeais deux fois par jour... Ma sœur a travaillé au barrage de Kamping Puoy. Je suis le premier à être revenu dans notre maison en 1979. J'y ai trouvé papa qui dormait sur le canapé. Un peu plus tard mes soeurs sont arrivées».







Yi La Yieng, 81 ans soeur de Yi Sarit, chez elle dans le village de Wat Kor, près de Battambang, novembre 2019



«Un jour, j'ai vu un homme se faire tuer, je l'ai vu par accident alors que j'essayais de voler des aubergines»

Heuy Puong, 60 ans, Battambang, novembre 2019

“Je suis née près de Battambang au village de Dambong. Je me souviens très bien des bombes qui tombaient dans notre village pendant le régime de Lon Nol. En 1976, j'ai dû travailler dans un barrage, seulement pendant la saison sèche. Nous devions creuser à main nue un mètre cube par jour.

Un jour, j'ai vu un homme se faire tuer, je l'ai vu par accident alors que j'essayais de voler des aubergines. Les soldats Khmers rouges forçaient Mr Vee à creuser un trou avec ses mains. Tout le monde le connaissait, c'était l'homme le plus riche du village. Avant il possédait tout! Ils l'ont poussé dans le trou, lui ont ouvert le ventre avec une hâche et ils ont ri parce que son foie était tout petit, alors qu'ils voulaient le manger. Une autre fois, quelqu'un a trouvé de l'or qui avait été confisqué par les Khmers rouges. J'y suis allée, j'ai piqué une bague et un pendentif. Les soldats nous ont surpris et ils nous ont tiré dessus, j'ai couru, couru, 8 personnes sont mortes. J'ai finalement échangé l'or contre un sarong et un peu de riz” .



«Lorsque les bonzes viennent pour l'aumône, nous prions pour les âmes des morts, même si on ne sait pas s'ils ont pu se réincarner».

Pan, 72 ans et sa grande soeur Pitch, 83 ans. Village de Dambong, novembre 2019.

«Nous sommes nées dans le district de Koas Krala, à 20 km de Battambang. Nous étions une famille de quatre frères et deux soeurs: le plus jeune est mort en sautant sur une bombe, et nous pensons que les trois autres sont morts de faim ou tués alors qu'ils se cachaient dans la montagne. La plupart des hommes de notre village étaient des soldats de Lon Nol, dont le mari de Pitch. Les Khmer rouges l'ont tué.

Tous les jours nous prions pour ceux que nous avons perdu. Lorsque les bonzes viennent pour l'aumône, nous prions pour les âmes des morts, même si on ne sait pas s'ils ont pu se réincarner».



Salle de torture, musée de Tuol Sleng,
Phnom Penh, novembre 2019



Bou Meng, un des quelques survivants de la prison de Tuol Sleng / Sol d'une des cellules de la prison, Phnom Penh novembre 2019



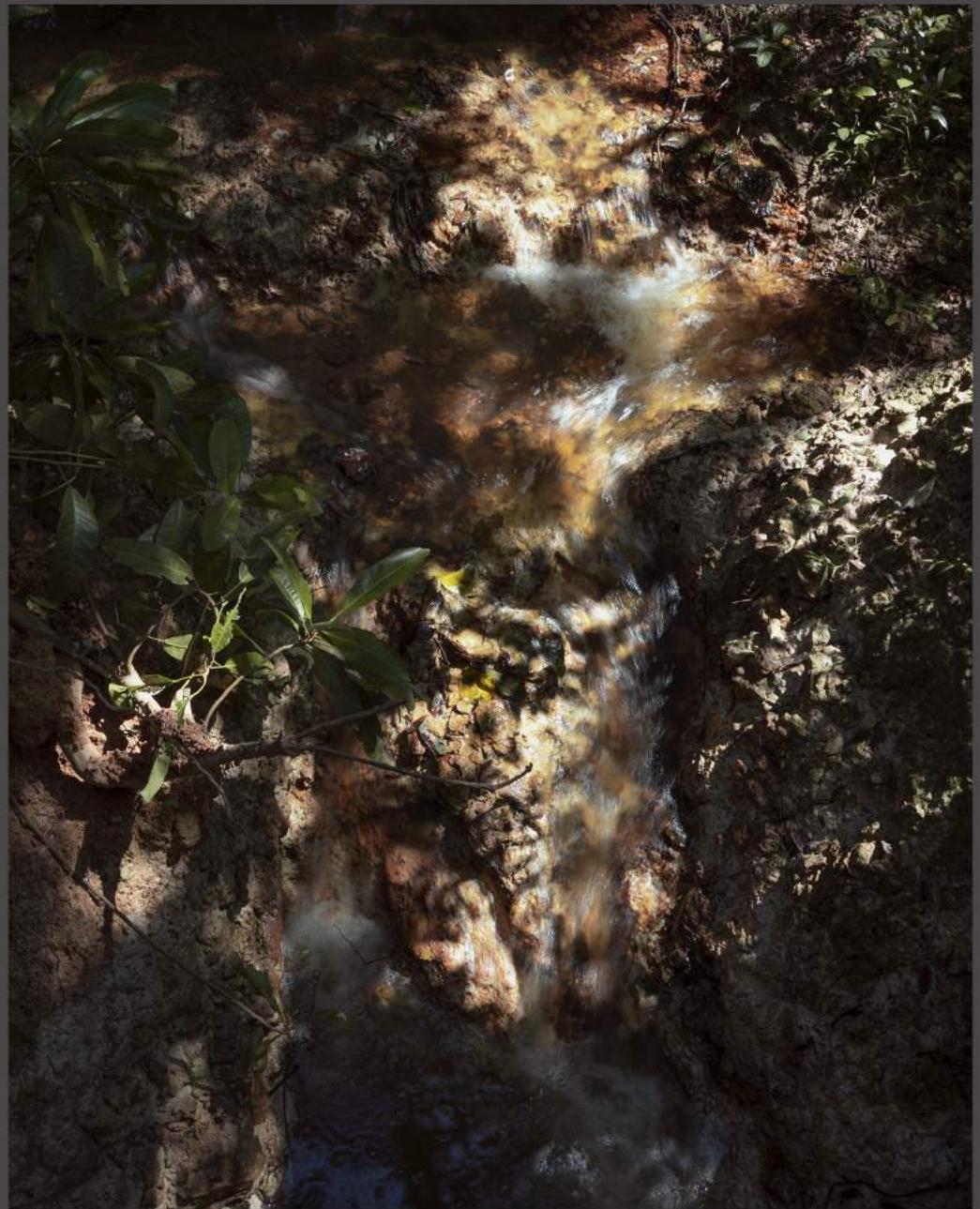
Les touristes qui visitent les Killing Fields de Choeung Ek déposent des bracelets en souvenir des enfants qui ont été tués, jetés et battus contre cet arbre. Phnom Penh novembre 2019



«Je dis à mes enfants de ne pas devenir soldat, la vie est trop dure, et je suis fatigué du passé»

Uy, 63 ans, près d'Anlong Veng, novembre 2019.

«J'avais 15 ans quand j'ai rejoint les soldats khmers rouges, c'était en 1973. Mon propre petit frère a été tué par les khmers rouges.... il avait 10 ans! mais je ne sais pas exactement ce qu'il s'est passé. Maintenant, je suis un simple paysan. Je dis à mes enfants de ne pas devenir soldat, la vie est trop dure, et je suis fatigué du passé. J'ai beaucoup travaillé, mais je n'ai jamais gagné d'argent».



Aux environs d'Anlong Veng novembre 2019



«Mais moi je n'ai jamais vu personne se faire tuer, d'autant plus que je suis devenu soldat Khmer rouge après 1979».

Hem Hong, 73 ans, près de la ville d'Anlong Veng, novembre 2019.

“J'habitais dans la province de Siem Reap dans le district de Pouk. En fait, j'étais une personne normale, mais les Vietnamiens m'ont arrêté parce qu'ils pensaient que j'étais un Khmer rouge. Je me suis échappé, et j'ai décidé de les rejoindre ! En ce qui concerne les leaders, je pense qu'ils doivent être jugés parce qu'ils ont fait du mal aux gens. Mais moi je n'ai jamais vu personne se faire tuer, d'autant plus que je suis devenu soldat Khmer rouge après 1979. Je peux juste vous dire que nous n'avions pas assez à manger”.



Aux environs d'Anlong Veng novembre 2019



« Je ne veux pas parler du passé; tout était tragique et terrible ».

Ouk Pav, 73 ans, près de la ville d'Anlong Veng,
novembre 2019

« Je viens de la province de Kampot. Je sais lire et écrire parce que j'ai appris pendant le régime de Sihanouk. J'étais même moine quand les Khmer rouges sont arrivés dans ma ville. J'ai dû les rejoindre en 1975, je voulais protéger ma famille; mais mon grand frère s'est quand même fait tuer. Je ne veux pas parler du passé; tout était tragique et terrible. Le tribunal ne m'intéresse pas, ils ont fait ce qu'ils ont fait. Ce sont leurs péchés ».



Au pied de la pagode Phnom Sampow,
près de Battambang, novembre 2019



Soth Hing est né dans un camp de réfugiés à la frontière avec la Thaïlande. Il pêche ou emmène des touristes avec son bateau sur le réservoir de Kamping Puoy, novembre 2019

«Un jour une bombe (américaine) a explosé près de notre maison. Toutes nos vaches sont mortes. J'étais tellement en colère!»

Yok Yorm, 64 ans, chef du village de Srah Chhouk, près d'Anlong Veng., novembre 2019

“Je suis né dans la province de Kampong Spey: Je suis devenu un soldat khmer rouge assez tôt en 1972. Il fallait le faire, il fallait protéger notre pays: un jour une bombe (américaine) a explosé près de notre maison. Toutes nos vaches sont mortes. J'étais tellement en colère! J'ai décidé de rejoindre les Khmers rouges. Mon frère cadet les a rejoints un peu après aussi. Mon rôle dans l'armée était le transport de l'équipement. C'était dur, nous marchions tout le temps, partout dans le pays. Je suis devenu chef de village en 2000. Je ne m'intéresse pas au tribunal. Qu'ils soient coupables ou non, c'est du ressort de la justice, pas du mien”.





Khay Sorn, 50 ans, a rejoint les Khmers rouges en 1990. 5 ans plus tard, il a marché sur une mine et a dû être amputé d'une jambe. Aujourd'hui il fait pousser de la cassava mais il a tellement plu cette année que toute la récolte a moisî. Il se retrouve extrêmement endetté. Aux environs d'Anlong Veng, novembre 2019.



La falaise de Ta Mok, dans les montagnes Dangrek, novembre 2019. Du haut de cette chaîne de montagnes, les Khmers rouges pouvaient voir arriver de loin d'éventuelles troupes ennemies. La jungle épaisse désormais clairesmée dans la vallée, était réputée pour les protéger. Elle aussi disparaît peu à peu, victime de la déforestation.



Mr Sokkhorn 73 ans, dans le village de Svay Thom, district de Battambang, novembre 2019.
“Je n’étais déjà plus bonze quand les Khmers rouges sont arrivés dans mon village; en revanche mon frère l’était encore. Il est mort en creusant ce qu’on appelle désormais “le canal des bonzes”. Ils ont été obligés de le creuser à la main par les Klmers rouges”.



Dans les montagnes Dangrek, novembre
2019.

Agnes Dherbeys / MYOP
adherbeys@gmail.com
+33 6 72 07 0557